

du flou soudain qui s'est produit. Insupportable pour les uns, libérateur pour les autres. Le bougé, le tremblement, le flou, tel un calque ne recouvrant plus qu'imparfaitement le motif sous-jacent, voilà l'espace entrevu qui s'est ouvert, révélant comme la profondeur du champ des possibles, qui nous est habituellement masqué par l'illusion auto-renforçante de l'étant. Mais révélant aussi l'état antérieur dans sa face mortifère. Difficile découverte qui explique peut-être les réactions vives, à tous les niveaux, durant cette période.

A la manière de la frange d'inconscient mise en lumière par le rêve, nous avons entrevu ce que serait une pratique autrement contrainte, c'est-à-dire libérée de l'état des contraintes antérieures.

Je me propose d'évoquer quelques aspects de la vie institutionnelle bougée par le confinement sanitaire, à la veille du déconfinement du 11 mai 2020. Avant que tout ça ne s'estompe devant les nouvelles évidences aveuglantes qui ne manqueront pas de voiler l'entrevu. Car à la faveur de cet élément non prévu surgissant sur la scène institutionnelle, c'est à une accélération d'une mutation déjà en cours dans ce service que nous avons assisté.

Rupture de l'immuabilité des effectifs et des plannings, nouveaux intervenants et nouveaux modes d'intervention, inventés au fil des jours. Improvisation créatrice réinstituant chaque geste quotidien, tout d'un coup questionné. Suspension de certaines habitudes. Sentiment de refaire équipe. Une feuille de jour affichée dans le réfectoire. Des ateliers qui sortent de leurs lieux habituels. Changement d'échelle. Expositions temporaires, écriture, danse, chorégraphie, lectures à haute voix. Colonisation par l'art. Tous dans le même bateau. Nouvelle organisation plus systématique permettant d'échapper à l'arbitraire. Courses, cigarettes, lessive, deux services pour les repas, café partagé de onze heures. Entretiens déambulatoires dans le parc. Assouplissement des rôles...

Ce témoignage se nourrit d'abord de mon expérience *in situ* durant cette période, mais aussi de nombreux échanges précieux avec tous mes camarades. Je les en remercie profondément.

J'ai conscience d'écrire un témoignage partiel, partial et subjectif. Nous devons partager encore nos expériences singulières pour créer l'ébauche d'un impossible récit commun, mais surtout pour continuer à faire équipe après. Car il y aura un avant et un après.

Quand une urgence en cache une autre

Isabelle Tissier

Psychomotricienne, CH Les Murets (94)

QUAND une pensée en suggère une autre, parfois il se produit un agencement, une idée, un déplacement, où l'on peut convoquer une communauté en partage, et les idées naissent et ça donne, ça offre, ça *générosite* de belles choses...

Nous procédons souvent comme cela à l'atelier Café ciné burlesque, avec Catherine, Michaël et nous autres. On lance, on offre sur la table la table des matières : films, textes, dessins, mots, et on se met à jouer comment la matière nous parle, nous fait bouger, nous fait penser, comment on est parlé, pensé par elle. Apprendre à désapprendre.

C'est un laboratoire du chaos, du désordre, mais ça agence, ça fusionne et ça distingue tout à la fois, ça sculpte des objets du chaos, ça façonne l'espace que nous souhaitons commun, porteur d'un « ça peut se passer autrement », d'un déplacement. Ainsi, en se débattant avec ses propres contradictions, l'homme moderne laisse place à l'homme burlesque.

La période covidienne *nous mesure barrière*. Il nous faut bien éprouver le hiatus entre liberté et respect d'autrui. De fait, le confinement général contraint chacun à éprouver ce hiatus, à le « résoudre » *de la*

même manière : pour ne pas mettre en danger autrui, on se prive de liberté, de lien social (bien entendu, chacun ne vit pas le confinement de la même manière qu'un autre.)

Pour accueillir ce chaos soudain, il nous faut composer et oser, quitte à nous faire passer pour criminels : l'urgence n'est pas aux seules parenthèses. Bien sûr, prendre très au sérieux l'urgence de sauver des vies covidées. Mais aussi sauver nos vies confinées. Celles et ceux qui n'ont pas attendu qu'un virus les confine pour être confinés sont d'autant plus touchés. Il nous faut alors redoubler d'attention soignante, être là, lutter contre le virus de l'abandon, celui de l'oubli, maintenir le lien, les bouts d'existence.

Continuer d'affirmer nos craintes, nos doutes et les mettre en jeu. Prendre part, autrement que « sous garanties de ». Qu'on le veuille ou non, ici plus que jamais, les garanties ne peuvent toutes être là, et il nous faut retrouver, « pour de vrai », ce que l'on nous a ôté depuis trop longtemps : notre bon sens, notre sens de la responsabilité, notre sens de l'engagement – et résister aux faux amis : le dévouement, le sacrifice et l'héroïsme du bon personnel soignant.